



Cindy Costes

MON PETIT CHAT

Un roman contemporain
avec une pointe de merveilleux

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4865-8

© Cindy Costes, 2021

<https://linktr.ee/cindycostes>

Couverture réalisée par Ōkami Stained Sekai <https://linktr.ee/okamistainedsekai>

Corrections effectuées par Sandra Vuissoz : sandra.vuissoz@hotmail.com

Polices utilisées (disponibles avec ma licence Word ou libres sur dafont.com) : Ventura Edding, Linux Biolinum, Times New Roman, Georgia, Magiera Script, a Attack Graffiti, Grunge Handwriting, Good Vibes regular, Junior CAT, Ballet Harmony & Vivaldi.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite.

Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle.

*À mes lecteurs, merci pour votre soutien.
À nos anges, merci de veiller sur nous.*

/

Sandra

Je me gare sur la place attitrée à mon pavillon de lotissement. Je coupe le moteur et l'observe à travers le pare-brise. Je réalise que cela fait de nombreuses années que je n'arrive pas la première le soir. J'en profite pour essayer d'imaginer ce que pourrait penser quelqu'un d'extérieur.

Seuls les volets d'une pièce sont ouverts, et encore, ils ne sont pas accrochés. À moitié rabattus par le vent, ils ne doivent laisser filtrer que peu de lumière. Pour preuve, l'ampoule électrique qui y est allumée permet d'apercevoir des meubles de cuisine. À l'étage, tout est fermé, on pourrait supposer qu'une personne y vit recluse et qu'elle est actuellement occupée à préparer le repas. Rien de bien gai. Cette solitude serait susceptible d'expliquer l'aura triste qui émane de la maison et que je ressens chaque jour plus intensément.

Je sais, moi, que cette impression d'isolement est fausse. Nous sommes quatre à y habiter, et déjà, les enfants sont là. Je connais mes fils. Chacun a ses

petites manies. Alex, l'aîné, étudie dans la cuisine. Une habitude prise dès l'école primaire qui me permet de lui faire réviser ses leçons et de l'aider tout en préparant le dîner. Léo, le cadet, doit être enfermé dans sa chambre avec une lampe torche sous sa couette pour lire, parce que c'est tellement mieux que d'ouvrir les volets ou de simplement allumer le plafonnier. Il y a un petit goût d'interdit ainsi. Je me souviens que je faisais pareil quand j'étais encore fille unique.

Une maison normale, une famille normale.

Pourtant, le nœud dans mon estomac à l'idée de rentrer ne correspond sans doute pas à l'image de la mère pressée de retrouver sa progéniture. Peut-être ne suis-je pas la seule ? Que les autres parents redoutent aussi ce moment sans que personne n'ose l'avouer ?

Exceptionnellement, j'arrive après seize heures et je dois admettre que ça m'a fait du bien de rester plus tard au magasin, d'oublier mes soucis en formant la nouvelle recrue. Je me prends à envier mon mari qui travaille plus de dix heures par jour depuis des mois. Ces pensées n'ont tourné que quelques secondes dans ma tête, toutefois, ça suffit pour me sentir horrible et culpabiliser. En tant que mère, je n'ai pas le droit de ressentir ce genre de choses.

J'inspire et me décide à sortir de la voiture avant que les voisins ne jasant. Il ne manquerait plus que ça.

Mes doigts enserrent les clefs tandis que je franchis l'allée. Cinq pas et je suis à la porte. Douze secondes et elle s'ouvre. Moins d'une minute pour me donner de l'espoir.

— Coucou, les garçons, je suis rentrée.

Le silence me répond. Intriguée, je me dirige vers la cuisine. Pas d'Alex. Le plan de travail révèle le reste d'un goûter : miettes, beurre qui traîne et pot de confiture non refermé. Léo.

Pendant que je nettoie en soupirant le bazar laissé par ma petite tornade, je m'interroge sur l'absence de mon aîné. Est-ce parce que je n'étais pas là ?

Lorsque nous avons appris la maladie de Léo, j'ai demandé des horaires aménagés à temps partiel. Je suis présente matin et soir pour eux. Même si c'est plus difficile financièrement, je suis heureuse d'avoir vraiment eu l'impression de voir mes enfants grandir. Nous avons une belle complicité. Un sourire fugace apparaît sur mon visage en repensant à ces goûters partagés, emplis de rires et d'anecdotes de cour de récré, de copains de classe, des grandes joies et petits drames de mes bonshommes, à l'âge où tout a une importance capitale, où la vie n'a pas encore enseigné le recul sur les sentiments et les événements.

Je repasse par l'entrée pour enlever mes chaussures à talons qui me martyrisent les pieds, mais font partie de l'uniforme de la vendeuse en prêt-à-porter que je

suis, même si avec mes horaires, je fais plus de la manutention que du conseil à la clientèle. D'une main que j'essaie de rendre ferme, j'attrape la rambarde pour gravir l'escalier qui mène aux chambres. Le maigre espoir d'une soirée paisible m'a quittée.

Arrivée devant les portes, j'hésite. Par laquelle commencer ? Quel que soit mon choix, il sera mauvais et me sera reproché. Tout est analysé, soupesé, décor-tiqué et interprété. Chaque geste, mot ou regard.

Je me décide à aller voir Alexandre en premier, ça sera plus rapide et me laissera le temps de me consacrer à Léo. Une nouvelle onde de culpabilité me traverse, j'ai l'impression de négliger mon aîné. Je frappe doucement et un grognement que je considère comme une invitation me répond.

Mon grand garçon est allongé à plat ventre dans son lit, des cahiers et manuels scolaires tout autour de lui. Il ne me regarde pas, concentré sur ses devoirs. Il est si sérieux que je ne doute pas qu'il obtienne son brevet sans difficulté. Je m'assieds sur le matelas et caresse ses cheveux courts. Je ferme les yeux, profitant de cet instant qui se fait de plus en plus rare.

— Ça va, mon poussin ?

— Ça va, marmonne-t-il dans sa barbe naissante.

— Tu as beaucoup de travail ?

— Surtout des maths, c'est facile. Et une leçon d'histoire, je galère un peu.

Il ne daigne même pas me regarder, je sens que je l'enquiquine. Indécise sur la conduite à tenir, je choisis finalement de ne pas relever.

— Tu veux que je t'aide ? proposé-je, pleine d'enthousiasme.

— On verra après.

— D'accord, appelle-moi quand tu seras prêt.

Un grognement me répond. Je l'embrasse sans qu'il bronche et ressors de sa chambre, déçue de ce que je prends comme un rejet.

Le recul, Sandra, le recul.

Un pas et je suis déjà devant la porte de Léo. Je frappe. Aucun son ne me parvient. Malgré moi, mon cœur s'affole et je le sens battre à tout rompre. J'ouvre la porte un tantinet trop brusquement, elle cogne contre le coffre à jouets.

— Mon petit chat ?

Ma voix angoissée ne le fait pas réagir. Allongé, il me tourne le dos. Je reste figée le temps d'observer la scène. Il ne lit pas, je sais que son regard est fixé sur le mur face à lui. L'intégralité de son corps chétif est tendue, je sens la colère qui en émane à l'autre bout de la pièce.

Deux sentiments contradictoires m'envahissent. Le soulagement vient en premier, puissant : il va « bien ». L'abattement s'empare de moi dans la seconde qui suit : encore une crise à gérer. Je parcours la chambre

en trois enjambées et de même qu'avec son frère, je m'assieds sur son lit et lui caresse la tête. D'un geste vif, il chasse ma main. J'ai l'habitude, pourtant, mon cœur se serre.

— Qu'est-ce qu'il se passe, mon petit chat ?

— Rien, bougonne-t-il.

— Je vois bien que ça ne va pas, dis-moi.

Il se retourne, ses yeux étincellent de rage et se braquent sur moi.

— Alexandre a fini toutes les céréales ! éructe-t-il.

Forcément...

Je peux en acheter un kilo le samedi matin, en début de semaine, il n'y aura plus rien. Chacun rejette la faute sur l'autre. À chaque fois, l'idée de les enfermer sous clef me trotte dans la tête. S'ils sont incapables de manger des restes, car trop répétitifs, ils ne se lassent pas de leurs grains de riz soufflés au chocolat, la même marque depuis des années, à mon grand désespoir vu le peu d'intérêt nutritionnel et le gouffre financier qu'ils représentent. Sans parler du fait que ce n'est pas la nourriture idéale pour Léo. Mais entre ça ou rien, le médecin a adapté son protocole pour tenir compte de ses préférences.

— Tu as quand même goûté, non ? J'ai vu le pain avec la confiture. Tu as eu assez ?

— Je voulais des céréales. C'est ce qui était prévu en plus. Il sait bien que je suis prioritaire.

— Je lui parlerai. Tu as fait ton contrôle ? Tout est bon ?

Il se tourne de nouveau face au mur et marmonne un « oui, oui » qui signifie grosso modo : « Lâche-moi, tu me saoules ! »

Je me mordille la lèvre, compte dans ma tête jusqu'à trois pour garder mon calme et me lève. J'attrape son menu sur le bureau et étudie celui du lendemain. Céréales. Évidemment.

— Je file au supermarché vous en reprendre une boîte. As-tu besoin d'autre chose ?

— Non, grommelle-t-il.

— Bien, tu fais tes devoirs pendant ce temps-là et on regarde ça ensemble quand je rentre, d'accord ?

Pas de réponse. Bien sûr, puisqu'il ne les fera pas. Je reporte la dispute à plus tard et retourne dans la chambre d'Alex.

— Alex ? Tu as mangé toutes les céréales ?

— Il a dit ça ? Il est pas chié, lui !

Je sursaute devant l'explosion de mon fils aîné. Il me dépasse désormais d'une bonne tête et pèse bien quinze kilos – de muscles – de plus que moi. Je ne m'attendais pas à ce qu'il bondisse ainsi de son lit, guidé par sa colère. Je lui pose pourtant souvent cette question. Est-ce mon absence au goûter qui le fait réagir plus violemment que d'habitude ?

— Comment ça ?

Même si je connais sa réplique par cœur, je l'interroge d'une voix calme, pour tempérer la situation.

— Il en restait trois dans le paquet. Alors ouais, j'ai fini TOUTES les céréales. T'as regardé son stock de médocs ? Parce que là, tu verrais qui les bouffe vraiment au lieu de toujours croire ton petit chéri qui m'accuse.

Comme à chaque fois qu'il perd son sang-froid – et c'est devenu de plus en plus fréquent –, j'ai l'impression de me prendre une claque. J'ai envie de lui faire un câlin, de le rassurer sur l'amour que j'éprouve pour lui, cependant, je connais d'avance sa réaction. Il faudra attendre que l'orage soit passé.

— Bon, je vais en racheter, tu as besoin de quelque chose ? éludé-je sans rien laisser paraître du trouble causé par sa révélation.

— Ouais, change de sujet...

Je soupire en m'approchant de lui quand il me tourne brusquement le dos, mettant ainsi fin à notre entretien.

J'hésite devant la chambre de Léo, mais décide avant tout d'aller contrôler la réserve de médicaments selon la suggestion d'Alex. J'entre dans la salle de bains et en effet, il en reste moins que prévu. Ça, plus le stock de céréales qui diminue bien trop vite, il ne peut y avoir qu'une conclusion.

Je m'agrippe au rebord du lavabo et commence à respirer calmement pour juguler la crise d'angoisse qui risque de me submerger. Je laisse mes paupières closes, espérant ainsi retenir les larmes qui menacent puis me mets à compter au même rythme que mon thorax qui se soulève.

Au bout de longues minutes, je suis de nouveau capable de raisonner. Avant d'en parler à Léo, il est impératif que je jette un œil sur son carnet de suivi. Depuis la rentrée et son autonomie médicale, il ne veut plus que je m'en approche. Même si je déteste ça, je le consulterai pendant qu'il sera à table. Puis j'en discuterai avec Antoine dès que les enfants seront couchés. L'explication avec mon petit chat attendra demain et la nuit m'aidera à canaliser mes émotions.

En apercevant l'heure sur ma montre, j'ai un mouvement de surprise. Il est déjà presque temps de dîner. Je me reprends. Une chose à la fois. Les courses, trente minutes avant les devoirs. Trente minutes de répit.

2

ALEXANDRE

J'hallucine ! Encore une fois, c'est sur moi que ça tombe à cause de ce petit con ! Bien sûr, comme d'hab', on ne lui dit rien. Môssieur est malade, Môssieur est fragile, Môssieur a tous les droits ! Et bibi, il a le droit de fermer sa gueule.

J'espère qu'il va se faire défoncer pour les céréales. Ou qu'il en soit privé. Ça fait des années qu'il me gonfle avec sa « priorité » et depuis quelques semaines, quand je vais en piocher entre deux révisions, je vois qu'on est déjà passé par là. Il va m'en vouloir de l'avoir balancé, mais je m'en fous. Plus de fraternité entre nous. C'est fini, l'époque où je te couvrais, frangin, maintenant, c'est la guerre !

J'ai envie de tout jeter par terre tellement j'ai la haine. Je me souviens de justesse que si je veux me casser d'ici, il faut que je bosse.

Je chope mon manuel d'histoire, mais les mots ne s'impriment pas dans mon cerveau. Je suis dans une telle rage que je suis incapable de comprendre ce que

je lis. J'attrape mon iPhone, me connecte sur le Wi-Fi et commence à discuter avec mes amis.

Peu à peu, la tension redescend. Faudrait que je travaille, mais j'ai plus envie. Tant pis. Ils ne le verront même pas de toute façon.

3

Antoine

Je regarde l'heure indiquée sur l'écran de mon ordinateur : 20 h 58. Je passe une main lasse devant mes yeux fatigués. L'avantage de toutes ces heures supplémentaires, c'est que je décroche une belle prime. J'abats presque deux fois plus de travail qu'avant. Après dix-huit heures, les bureaux se vident, les courriels deviennent rares et le téléphone se tait. En l'espace de trois heures, je traite près de cent dossiers.

Mon corps se déplie douloureusement lorsque je me décide à partir. Il faut absolument que je pense à me lever régulièrement. Depuis que tout est dématérialisé, il n'y a plus besoin d'aller à l'imprimante ou à la photocopieuse et je le ressens. Le médecin du travail nous a conseillé de faire du sport. La direction a même conclu un partenariat avec une salle de musculation située à un arrêt de métro d'ici. L'abonnement est à moitié prix pour les salariés de Lincoln Santé. Comme tous les soirs, je songe qu'il faut que je regarde ça de plus près. Demain.

Je siffle en fermant à clef le bureau, j'espère que

Fred sera au poste de garde ce soir. Avec les horaires tournants de l'équipe de surveillance, c'est toujours une surprise.

Selon son habitude, l'ascenseur est d'une lenteur extrême pour descendre les trois étages menant à la sortie. À croire qu'il est fatigué de ses allers-retours incessants pendant la journée et proteste pour ce dernier voyage avant son repos bien mérité.

Je débouche dans le hall et la remarque immédiatement. Elle a déjà préparé son paquet de cigarettes, avertie de mon arrivée par ses multiples écrans de surveillance. Je m'approche d'elle et lui fais la bise. Trois, car chez elle, quelque part dans la campagne albigeoise, on fait ainsi. Je sais qu'elle se contente de deux bises toulousaines avec ses collègues et qu'elle garde une réserve professionnelle avec les autres travailleurs de l'immeuble, alors je me sens heureusement et connement flatté de ces trois bises, juste pour moi.

— Tu vas bien ?

— Nuit tranquille, donc oui.

Son sourire rayonne et elle me donne un coup de coude tandis que nous franchissons les portes du bâtiment que mon employeur partage avec plusieurs sociétés.

— Tu devrais suggérer à tes patrons de t'installer un lit dans ton bureau.

J'essaie de rire avec elle, mais ça sonne tellement faux qu'elle s'interrompt et me fixe.

— Beaucoup de travail, tenté-je maladroitement.
— Je crois surtout que tu repousses ton retour chez toi.

Je soupire et m'adosse au mur tout en lui demandant une cigarette du regard. Une bouffée de culpabilité et de plaisir mêlés m'envahit tandis que je prends une taffe à pleins poumons. Dégueulasse. Divin.

— Elle dirait quoi, ta femme, si elle savait que tu avais recommencé ?

— Je n'ai pas recommencé, c'est exceptionnel.

— Ça fait pas mal d'exceptions ce mois-ci, Antoine...

De ma main libre, je repousse mes cheveux en arrière tout en fixant l'objet du délit.

— Elle me tuerait.

— À ce point ?

— Ouais.

— ...

— Son père est mort d'un cancer du poumon. J'ai arrêté de fumer lors d'une de mes visites à l'hôpital, juste avant...

Ma voix se brise, je sens des picotements derrière mes rétines. Quand Gérard est tombé malade, Sandra ne m'a rien dit, ne m'a fait aucune réflexion. Cependant, à chaque fois qu'elle me voyait allumer une cigarette, ses yeux s'humectaient. Au fur et à mesure de nos passages aux soins palliatifs, mon addiction me dégoûtait toujours plus. Assister à son déclin m'a fait prendre conscience de ma connerie. J'avais une fa-

mille, je connaissais les risques et je les prenais. Pourquoi ? Pour gaspiller de l'argent ? Par habitude ? Par dépendance ?

Progressivement, j'ai détesté le tabac jusqu'à vomir lors de ma dernière clope. Juste avant, Gérard m'avait murmuré que Sandra ne méritait pas de perdre son mari de la même façon que son père. Il aura fallu la mort d'un homme que j'aimais et respectais pour arrêter.

Et malgré ce que je peux dire à Fred, oui, je suis en train de reprendre, con que je suis ! Il faudrait que je jette cette putain de cigarette dans le cendrier, néanmoins, je n'en ai pas la force. Cette brûlure dans ma gorge lorsque j'aspire la fumée, j'en ai besoin. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais sans ces quelques moments de détente, je ne tiendrais pas le coup. Et je ne peux pas craquer, je n'en ai pas le droit.

Fred comprend mon trouble et me pose une main réconfortante sur l'avant-bras. J'apprécie qu'elle n'essaie pas de me culpabiliser, je m'en veux déjà assez.

— Tu ne serais pas intéressé par une boule de poils trop mimi ? J'ai une chatte qui a mis bas dans mon jardin et je me retrouve avec quatre petits à caser.

Je la remercie silencieusement de changer de sujet.

— Désolé, Sandra est allergique.

— Pas grave, si jamais tu connais quelqu'un, dis-le-moi.

— Je n'y manquerai pas.

— Le pire, c'est que je n'arrive pas à choper la mère pour la faire stériliser. C'est sa troisième portée dans ma haie...

— Tu réussis à refourguer tous les bébés à chaque fois ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— Presque. Je mets des annonces ici, tu n'as jamais vu ?

— Non, je ne regarde jamais ce panneau.

— À quoi ça sert que Ducros, il se décarcasse ¹?

Sa réplique m'amuse, j'avais bien besoin d'un brin d'humour.

— À faire sa Brigitte Bardot ?

Elle s'étouffe avec sa cigarette tellement elle rit. Petite brune aux yeux noirs, Fred n'a pas l'habitude qu'on la compare avec la mythique BB².

— Allez, file, je retourne à ma garde.

— Bon courage !

Je m'élance d'un pas rapide vers la station de métro, un chouia plus léger qu'en sortant de l'ascenseur tandis que le nom de Sandra s'affiche sur mon téléphone sans que je l'entende.

¹ Slogan publicitaire des années 70 devenu culte.

² Brigitte Bardot – surnommée BB – est née en 1934. Dans les années 60, cette jeune femme blonde était un véritable sex-symbol. De renommée internationale, elle a été actrice, mannequin, chanteuse, égérie, muse. Elle se consacre depuis longtemps à la cause animale dont elle est une très grande militante, d'où la blague d'Antoine.

4

Nom inconnu

J'observe la maison où l'on m'envoie en mission. Classique de cette époque, un étage, une centaine de mètres carrés, un terrain de la taille d'un mouchoir de poche, des volets blancs qui semblent avoir été repeints récemment. Un bon état général. Le jardinet est simple, pas de plantations, juste un rectangle de pelouse avec une petite table, quatre sièges et deux transats.

Je choisis de m'installer sur une chaise longue – à mon âge, on fait attention à son confort – afin d'observer tranquillement la vie de cette famille. Toujours prendre le temps d'étudier la situation avant d'intervenir, règle numéro un. Sans même avoir besoin de lire mon ordre de mission, la souffrance me saute aux narines. Elle est pure, violente et semble concerner plus d'une personne.

De ma place, j'ai une vue directe sur le salon et la cuisine, dans le prolongement. Un tas de cahiers et de livres envahissent l'îlot central ; or, personne n'est devant. Un adolescent est allongé dans le canapé, en

train de jouer avec une espèce de toupie qu'il fait tourner entre ses doigts au lieu de la mettre au sol. Je l'observe presque une demi-heure, rien ne semble le sortir de sa transe, ni la table basse qui vibre au rythme de son portable posé dessus, ni les minutes qui s'égrènent.

La porte s'ouvre brusquement sur un gamin chétif. Son cartable pend à une de ses épaules et très vite, il l'envoie valdinguer dans l'entrée. Les chaussures suivent en fonction de la progression de l'enfant dans la maison. La première traîne dans le hall, la seconde se retrouve dans la cuisine. Pas un mot n'a franchi ses lèvres.

Le plus âgé ne bouge pas, néanmoins, il lance d'un ton maussade un « bonsoir » qui n'obtient pas de réponse.

Je repense à mes instructions et j'identifie ces deux individus. Alexandre, quatorze ans et élève en troisième, dans le canapé. Dans la cuisine, Léo, tout juste onze ans, qui vient de faire sa rentrée en sixième dans le même collège que son frère.

Léo attrape une boîte de céréales et s'en verse une portion généreuse. La moitié me semble aller sur le plan de travail sans qu'il s'en formalise. Il prend un livre sur une petite étagère et s'installe à l'îlot central en poussant sans ménagement les cahiers qui s'y trouvent.

Alexandre continue de faire tourner son jouet. C'est à peine perceptible, pourtant, je note que ce dernier est moins stable que quand il était seul. Je renifle et sens une angoisse sourde que je ne comprends pas. Pour l'instant, ce retour du collègue ressemble à celui de n'importe quelle famille. Ce n'est pas une ambiance de franche camaraderie, cependant, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Son goûter terminé, Léo se fige en observant un tiroir vers lequel il finit par se diriger. Je sens que c'est important, ma curiosité est aiguillonnée. Il l'ouvre, fixe son contenu et le referme brusquement. Il tourne les talons et, sans s'arrêter, attrape son livre et s'apprête à monter dans sa chambre quand son regard accroche son frère. D'un seul coup, il lui saute dessus et s'empare de l'espèce de toupie.

J'entends les cris de ma position, j'ai une bonne ouïe, mais je suppose que ça porte jusque chez les voisins mitoyens.

- Rends-moi mon *hand spinner* !
- Eh ! T'es pas bien, je m'amusais avec !
- Il est à moi !
- Non, il est à nous deux !

Alexandre essaie de récupérer le jouet, tandis que Léo lui assène un coup de coude dans le ventre pour se dégager de son emprise et se rue dans l'escalier.

— Putain, mais t'es chiant ! peste Alexandre en s'apprêtant à le poursuivre.

Le claquement d'une porte le freine dans son élan. Je le vois hésiter puis se diriger vers la cuisine en traînant des pieds. Il met la chaussure égarée avec sa copine et soupire en regardant le chantier laissé par son frangin en à peine quelques minutes : lait sorti, paquet de céréales en dehors de la boîte, bol non débarrassé, sans parler du plan de travail plein de tout ce qui s'est échappé lorsque Léo s'est servi...

Alexandre peste et range la bouteille dans le réfrigérateur. Il attrape l'éponge puis profère un juron avant de la balancer dans l'évier et de retourner à ses devoirs.

5

ALEXANDRE

Encore une fois, papa n'est pas rentré à temps pour le dîner... Maman a essayé de nous faire manger à table, tous les trois. Un semblant de famille normale. Je ne sais pas pourquoi elle s'obstine ainsi tous les soirs. Comme à chaque fois, Léo a fait une crise parce que je lui ai soi-disant coupé la parole. Il ne parle quasiment jamais, mais bien sûr, selon son cinéma habituel, il allait « s'exprimer » et je l'en ai empêché. Un jour, il me reprochera de respirer.

Bref, Léo a envoyé son assiette par terre et a regagné sa chambre en hurlant. Maman m'a autorisé à finir le repas dans ma piaule. Au début, je l'aidais à réparer les dégâts de mon petit frère. J'étais gêné de la voir à quatre pattes en train de ramasser les morceaux de porcelaine brisée. Petit à petit, j'ai pris le pli de monter en détournant les yeux. Est-ce que je me suis habitué ? Est-ce que maintenant, je trouve ça normal qu'elle nettoie sa merde ?

Une bouffée de rage m'envahit. Je lui en veux tellement ! Et papa, qu'est-ce qu'il fait, putain ? Il ne devrait pas être avec elle, à ramasser notre famille qui s'effrite ?

Dégoûté, je pose mon assiette encore à moitié pleine sur une pile branlante au pied de ma table de chevet. Je commence à les compter et m'arrête à huit. C'est trop douloureux.

Il dit qu'il a de plus en plus de travail, pourtant, ça fait une éternité qu'il bosse à Lincoln Santé. Même en période de rush, il est toujours rentré avant le repas. Cet instant partagé avec sa famille était sacré selon lui. Enfin, avant d'avoir deux ados, parce que là, le super papa préfère rester au bureau et laisser sa femme gérer. Il arrive quand les devoirs sont faits, qu'on a mangé et que Léo a pris ses médicaments.

En parlant de ça, j'entends les pas lourds de maman gravir les marches. Elle va veiller à ce que le traitement de chaton soit pris. J'attrape mon casque, le visse sur mes oreilles et ouvre ma playlist. Je m'allonge dans mon lit, ferme les yeux. Dans le noir, happé par la musique, je peux faire comme si j'étais ailleurs.

Antoine

— Tu viens boire un verre ?

J'hésite, j'ai promis à Sandra – à l'instar des autres soirs de la semaine – d'essayer de rentrer tôt.

— On va fêter la naissance de la petite-fille de Didier, tu ne peux pas rater ça ! insiste Marc qui partage mon bureau.

J'aperçois plusieurs têtes se faufiler par l'entrebâillement de la porte, m'incitant, qui par un sourire, qui par un geste de la main, qui par un clin d'œil, à les rejoindre.

— Allez, Antoine, on est vendredi, c'est permis ! sur-enchérit Didier que j'aime beaucoup et qui m'a formé à mon arrivée dans la boîte.

Après tout, on n'est pas grand-père tous les jours, et je dois reconnaître que j'en crève d'envie. Et si j'ai promis d'essayer d'être à la maison pour dîner, je ne me suis pas engagé à le faire.

J'attrape ma veste en claironnant que j'en suis. Mes collègues poussent des cris euphoriques.

Le petit bar où nous sommes est très agréable, je ne le connaissais pas. Il faut dire que nous n'avons pas l'habitude de sortir entre nous après le travail, c'est même la première fois en plus de dix ans de boîte. Dès sa journée finie, chacun retrouve sa famille, ses amis ou sa solitude.

Je profite de cette soirée pour découvrir sur un autre plan mes collègues. Certains que je connaissais peu me semblent désormais beaucoup plus sympathiques. J'apprends que Marc, qui partage mon bureau depuis trois ans, collectionne tout ce qui se rapporte aux poules. Je m'étouffe de rire devant les photos qu'il nous montre. Il y a de tout : vaisselle avec des poules, poules miniatures de différentes sortes, napperons en forme de... poules, évidemment ! Sa maison est complètement envahie. Je ne savais même pas que c'était possible ! Ça doit avoir un nom, ce truc, il faudra que je cherche pour le chambrer quand il me titille.

Je prends un peu de recul et regarde cet homme en costume cravate qui parle de ses bibelots avec tendresse. D'un coup, je me téléporte dans l'appartement d'une vieille tante qui avait une obsession similaire, avec des vaches, pour sa part. Elle passait des heures à me montrer ses objets à chaque visite. Marc me ramène au présent d'une bourrade. Je le charrie avec deux types des contentieux. Je suis complètement

détendu et j'ai l'impression que je n'arrêterai jamais de rire.

Une fois calmé, je fixe mon attention sur Didier, qui rayonne. Il attend désormais la retraite avec impatience pour s'occuper de la petite Manon. Le rouge aux joues, les yeux brillants, la moustache presque tressautante, il nous montre des photos d'un adorable poupon. Je ne peux pas m'empêcher de penser à mes garçons à la maternité. Nos deux bébés étaient tout à fait dans la norme, sains, vifs. Avec Sandra, nous riions en nous disant qu'on suivait vraiment le cadre de tout. Rencontre chez des amis communs, coup de foudre, mariage, les deux rejetons attendus par la société pour renouveler la population sans être une charge trop importante. Dans les clous. Famille parfaite.

L'alcool m'embrume le cerveau. Je n'ai pas bu beaucoup, mais ces derniers temps, les occasions de trinquer ont fondu comme neige au soleil et mon corps n'est plus habitué. Mes souvenirs me ramènent aux garçons, si mignons, bébés.

Leur enfance défile. Le biberon-câlin que je prenais tant de plaisir à donner, quelle que soit l'heure. Les histoires du soir, moments de tendresse qui éveillaient en plus leur imagination. Les cauchemars, opportunités de venir se blottir entre nous, au milieu de la nuit. L'apprentissage du vélo, leur confiance malgré les membres tremblotants puis leur fierté quand, enfin, ils s'élançaient sans les petites roues. Les câlins du

dimanche matin avec cette sensation d'avoir toute la journée pour nous. Le premier film tous ensemble, lovés dans le canapé. Je ris à ce souvenir, j'ai rarement connu de moment plus inconfortable avec tous ces corps serrés, les genoux et coudes des enfants qui s'enfoncent dans le ventre ou les cuisses. J'ai rarement connu de plénitude plus parfaite non plus.

Le rire se meurt, les larmes perlent. Qu'est-ce qu'on était heureux ! Mes pensées me ramènent à Sandra qui m'attend. Sandra qui veut me parler et que j'évite depuis plusieurs jours alors que mes dossiers ne sont pas urgents. Je regarde ma montre, il est déjà 22 h 30. Elle va me tuer. Ma légère ivresse ne va pas arranger les choses.

Je me lève, embrasse Didier et fais un signe aux autres qui se moquent de ma docilité. Je grogne et leur conseille de rentrer aussi. Je sais qu'à peine la porte franchie, ils vont suivre le mouvement. Il fallait juste un premier à oser interrompre ce moment.

Toutes les lumières sont éteintes, je pénètre dans la cuisine où trône mon assiette. Un brin coupable, je m'assieds à l'îlot central pour manger sans appétit, sans même réchauffer le plat. Sandra doit être couchée, elle ne m'a pas attendu. C'est la première fois en seize ans de mariage qu'elle dort à mon retour. Je repousse mon repas en étouffant un juron. J'ai bien le droit de fêter une naissance, non ?

Dans la chambre, je me glisse entre les draps sans faire de bruit. Au moment où mes yeux se ferment, je me rends compte que j'ai oublié d'aller voir les garçons. Alex doit être réveillé. Tant pis, le sommeil m'appelle...

Sandra

Sa respiration se calme, il s'est endormi. Je ferme les yeux et laisse couler mes larmes. Il a bu. Il ne m'a pas prévenue. Il a oublié sa promesse. Lui qui n'a toujours eu qu'une parole doit penser que puisque je suis sa femme, il peut la reprendre. En rentrant lundi, il était trop fatigué pour parler, il m'a dit qu'il allait faire un effort pour finir plus tôt un soir, qu'on puisse discuter. Nous sommes vendredi et il me laisse avec mon angoisse depuis plusieurs jours au sujet de notre fils. Cet après-midi, je lui ai envoyé un texto en lui signifiant que j'attendais depuis le début de la semaine, que c'était important. Il m'a promis en réponse qu'il serait là pour le dîner, que nous allions prendre le temps d'échanger.

Je suis d'autant plus inquiète que le paquet de riz soufflé au chocolat acheté lundi soir était déjà terminé hier quand je suis rentrée. À cause du travail, je n'ai pas pu être à la maison lors de tous les goûters de cette semaine. Léo a dû s'en donner à cœur joie. Comme si ça changeait quelque chose que je sois là... Malgré mon

omniprésence, il arrive à descendre dans mon dos pas mal de céréales. Combien exactement ? Depuis qu'il a trois-quatre ans, Alex grignote dans le paquet en cachette. J'ai toujours pensé que c'était lui. Juste lui. Que Léo ne jouerait pas avec sa santé. Il n'y a pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, comme on dit.

Heureusement, le week-end arrive et Antoine n'aura plus l'excuse de son travail. J'ai vraiment besoin d'aide pour savoir comment agir. En parler au médecin ? Enfermer les céréales ? Arrêter d'en acheter ? Un ronflement interrompt ma pensée, il ne fait ça que quand il est ivre. À cause du boulot, ça aussi ? J'ai de plus en plus de mal à croire en ses contraintes professionnelles. Avec qui était-il ?

Incapable de dormir, je me connecte à Internet sur mon téléphone et cherche un jeu qui me permettra de tout oublier pendant un moment. À l'instant où mon portable capte le Wi-Fi, un message de Samia apparaît.

*Hello, gargouillette, ça fait une paye qu'on ne s'est pas vues ! 🐸
Tarot demain soir ? Dis oui, tu me manques trop !!! 🐸 Bisous*

Ma main lâche l'appareil qui tombe sur le matelas. Je ne sais plus quoi répondre à ma meilleure amie. Depuis quelques mois, j'invente des excuses telle une arracheuse de dents. J'ai tout sauf envie de sourire,

d'être avec des gens. Et Samia me connaît trop bien, elle verra le faux derrière le masque avenant, la tristesse dans mes yeux. Je reprends mon téléphone et décide de ne pas m'étendre. Quand on se fréquente depuis autant d'années, pas besoin de longs discours.

Je ne peux pas, désolée. Bisous

*Qu'est-ce qui se passe ma puce ?
Tu veux en parler ?*

Je coupe mon portable et me glisse discrètement hors des draps. Je descends à la cuisine, tenaillée par une envie de grignoter. Quand j'atteins le frigo, je remarque mon aîné devant l'évier. Je m'approche de lui et le serre dans mes bras.

— Tu ne dors pas, poussin ?

— J'arrive pas à m'endormir.

— Tu as éteint ton iPhone ?

— Oui, mais impossible de fermer l'œil.

— Pardon de m'être fâchée contre toi.

— Faut que tu arrêtes de gober tout ce qu'il te dit.

— C'est pour ça que je viens t'en parler à chaque fois, mon poussin, parce que je ne le crois pas sur parole. Je vous ai toujours laissés donner chacun votre version.

Je le serre fort contre moi, ces moments de câlin sont de plus en plus rares. D'autant que pour une fois,

il ne cherche pas à avoir le dernier mot à tout prix. J'ai le sentiment que nous faisons la paix, au moins jusqu'à demain.

— M'man, je peux te demander quelque chose ?

Je sens mon corps se crispier. Quand il sollicite l'autorisation de poser une question, c'est que ça lui tient à cœur.

— Bien sûr, poussin.

Un jour, il faudra que j'arrête de l'appeler ainsi. Un jour.

— Je peux dormir chez Aroon ce week-end ?

— Tu irais demain soir ?

— Plutôt le matin, ses parents ont prévu une blanquette à midi et tu sais combien j'adore ça.

Même sans voir son regard, j' imagine ses yeux emplis de malice. Je profite de notre proximité qui s'éternise et inspire doucement le parfum de mon fils. Comment lui dire non ? Si je pouvais, je me prendrais bien également un moment de détente ailleurs. Si seulement il n'avait pas autant besoin de s'échapper...

— D'accord. Je t'aime.

Il me relâche et je l'embrasse sur le bout du nez, comme quand il était petit. Je devine dans la pénombre un sourire illuminer son visage.

— Merci, maman. Moi aussi je t'aime.